

En tête aux travaux d'un premier congrès international de la critique d'art, j'oserais mettre un mot grave, qui n'est pas moins que le renversement de cette phrase célèbre: la critique est aisée, mais l'art est difficile !

Non. Cette phrase court depuis des siècles sur toutes les bouches. Elle a perdu la trace de son origine, d'ailleurs. Personne ne la rapporte à ce personnage du grand auteur qui fut Destouches, à Philinte qui la prononce. Mais la phrase est fautive. Je ne dirai pas que l'art est aisé - l'art n'est ni aisé ni difficile, dans la plus part des cas du moins; parce que c'est un don de source, une grâce, que l'artiste ne doit que servir. La critique, au contraire - je parle de la critique authentique - n'est jamais aisée, et toujours difficile: car elle sort aussi d'une source spontanée et nécessaire, d'un don qui pousse à la découverte objective de l'expression humaine; mais, puisqu'elle ne peut pas se suffire de l'interprétation immédiate, et elle doit s'achever dans une connaissance étendue, complexe, contrôlée: voilà que la critique est toujours malaisée.

La critique internationale a une fonction bien plus essentielle que tout autre activité internationale: pour les autres, cela peut être seulement une rencontre, une échanse utile; mais on a dit justement que le jugement des étrangers sur l'art, était une anticipation du jugement de la postérité. En termes pratiques, le jugement de critiques étrangers, est le seul qui puisse surmonter les obstacles d'une mode locale, d'un succès factice imposé, dans le cercle étroit d'un pays.

Tout se passe, tout-de-même, comme si la fonction de la critique personne ne croyait. Je vois qu'un expert de tableaux anciens est appelé même au delà de l'Océan pour donner son avis. Je ne vois pas qu'un critique d'art estimé soit appelé jamais pour participer, du moins, à un jury de l'exposition nationale d'un autre pays. On préfère donner cette tâche extrêmement difficile, extrêmement délicate à des camarades peintres et sculpteurs, du même pays: sans se demander si ces artistes ont le don et l'amour du jugement critique large, intelligent et honnête: et lorsque tout prouve, au contraire, que l'artiste créateur a le droit de ne pas être impartial, de ne pas être ouvert aux voies très différentes, aux langages très divers, aux tempéraments opposés: dans parler des relations amicales reciproques ou des rivalités et des haines, qui peuvent bien faire tort au jugement de ceux-là mêmes qui auraient les intentions les meilleures.

George Sand a donné une des rares affirmations de foi convaincues

dans la fonction de la critique: c'est dans la "lettre d'un voyageur" qui est du 25 avril 1864: "Que nous nous trompions tous et sans cesse, que les plus grands se trompent, que Voltaire, le roi de la critique, se soit trompé, peu importe, le fait ne prouve rien; il faut que la critique soit, et Dieu a prononcé cette parole aussitôt après avoir dit le fiat lux de la poésie."

Je n'accepte pas cette couronne de roi de la critique donnée à Voltaire - puisque son jugement, et le jugement de son temps, ont été des pires - mais je trouve ici la reconnaissance exacte de la nécessité de la critique.

Il n'y a pas, en effet, un travail anonyme de la postérité: il n'y a que le travail, la discussion, la recherche de la vérité de la critique.

Sans critique, tout succès est destiné à se perdre. Ce n'est qu'une analyse critique pénétrante, aigüe, définitive, qui fixe à jamais la supériorité du grand art.

C'est ce qu'ont senti toujours les artistes les plus grands, les plus conscients et les plus cultivés.

La plus part n'a que du mépris - ou la peur des écoliers - vis-à-vis de ce travail qui, du résultat atteint, de l'état obtenu et présenté au public, remonte à la source pour reconnaître la substance et les défauts d'une oeuvre d'art.

J'ai lu, avec surprise qu'un critique d'art qui travaillait à Jena autour de 1908, Boto Graef, était tellement apprécié par les artistes, qu'on exposait dans cette petite ville rien que pour lire sa critique. C'est un témoignage qui m'a frappé, lu dans un journal suisse à propos d'Edvard Munch: "Plusieurs disaient: "Je sais bien, que je ne peux rien vendre à Jena. Mais j'expose là-bas, parce qu'un compte-rendu de mes tableaux par Graef vaut tout l'argent et tout l'or du monde."

C'est merveilleux. Mais j'avoue de n'avoir jamais rien entendu de pareil, de la bouche d'aucun peintre ou sculpteur de ma connaissance.

Hélas, c'est le contraire qui prime - c'est le refus de la critique par un Vincent d'Indy ou par Boecklin: c'est la méfiance, c'est le ressentiment contre les méfaits de ceux qui écrivent dans la presse; presque comme si le fait d'imprimer son jugement était un abus et une usurpation de pouvoir.

Le Sage a très bien dit que le jugement critique des pièces de théâtre laissé aux comédiens était trompeur - et il a très bien dit aussi que cette foi dans le jugement des hommes du métier était une recherche du connaisseur absolu: c'est dans Gil Blas que nous trouvons ce mot: "et pour parvenir sûrement, j'écoutais avec une evide attention tout ce que disaient les comédiens. S'ils louaient une pièce, je l'estimais; leur persérait.

elle mauvaise, je la méprisait. Je m'imaginai qu'ils se connaissent en pièces de théâtre, comme les joailliers en diamants".

C'est bien cela: comme les joailliers en diamants. L'homme ennemi de l'art, l'homme insensible à l'art, veut qu'il y ait un jugement de fait, une appréciation d'autorité, sur les difficultés prétendues, sur les titres d'études. C'est pourquoi il préfère le jugement d'un peintre qu'en fait de peinture, n'aime que la sienne - il en a le droit - plutôt que le jugement d'un critique, c'est-à-dire de celui qui démonte la pièce d'une oeuvre achevée pour en chercher les ressorts, les secrets, l'origine, les germes: et qui oblige à n'admirer qu'en voyant aussi ce que l'oeuvre aurait pu être - à un autre état, dans une autre matière.

Car, pour que l'art soit apprécié, il faut que la critique soit - George Sand le voyait bien. )

Mais pour que la critique soit, il faut y croire, il faut qu'elle soit reconnue, appréciée, suivie à son tour. Il faut que d'autres acceptent la clairvoyance critique, le travail critique, c'est-à-dire la conscience de la croissance pénible et problématique de l'oeuvre d'art de sa conception à sa réalisation - de la vision première au choix du cadre - car, pour nous expliquer, il faut commencer par le plus simple, par le plus concret: le critique est celui qui voit qu'un tableau pourrait être mieux avec un autre cadre - cet objet purement extérieur, évidemment, et qui bien souvent suffit à ruiner ou à réhausser la beauté d'une toile.

Plus les Mécènes disparaissent, plus l'Etat ou la collectivité deviennent les soutiens des arts figuratifs, et plus la fonction de la critique devient décisive. Et tout se tient - toute lutte pour la Justice, pour le talent, pour le vrai mérite, est profondément liée aux autres grandes luttes de l'humanité.

Sans critique, pas de succès durable. Le grand romancier qui a été Jérémie Gotthelf n'a jamais pris rang dans le monde, parce que les succès de ses livres, à plusieurs reprises, n'ont jamais été couronnés par la grande critique.

Et ne croyons pas que toute injustice, que toute disgrâce dans le premier temps soit corrigée par l'avenir; il y a des erreurs perpétuées dans l'histoire, parce que la critique n'a jamais travaillé à la révision d'un jugement faux.

Le succès, ou l'insuccès influencent d'ailleurs, profondément, la création de l'oeuvre d'art. Tel peintre, qui a su s'imposer par la fraude, par le jeu politique, par la bassesse de caractère, a fini par paraître - ou, en certain sens, par être même quelqu'un.

L'honneur qui lui a été faite, la première place au centre de la pa-

roi, n'éblouissent pas seulement le public: cela donne une certaine allure, cela amène à donner une certaine apparence de grandeur au tableau de maître, à l'oeuvre maîtresse. Et ce semblant de maîtrise finit par n'être plus nié par personne: il est là, il faut bien du courage pour réaffirmer le vide de l'origine. Et il n'y a pas de semblant de maîtrise dans d'académisme: il y en a dans toutes les manières - même, ou peut-être surtout, dans les manières, dans le maniérisme du faux-neuf.

Tandis que - par contre - on connaît la destinée tragique, la déchéance de tel peintre mort sans succès.

J'ai connu, quelques semaines avant sa mort, un peintre d'une sensibilité exquise à la couleur, d'une conscience vraie, d'une finesse qui refusait tout clinquant et toute tromperie.

Cet homme s'était retiré de la lutte: il avait réparé la petite maison où ses parents avaient eu, à la campagne, un magasin, et sa femme était institutrice à l'école du village. Il avait transformé cette maison, ce jardin, dans une maison d'artiste, atelier, galerie de tableaux. Il avait devant lui un paysage admirable, une montagne drue dressée au ciel, un petit lac où le rocher du sommet se mirait, un plateau d'ancienne moraine. Et son art s'étioilait dans cette solitude, le manque de succès l'égarait jusqu'à douter de son style. Il est mort, et les qualités authentiques de sa peinture ne permettent tout-de-même pas de le classer parmi ceux qui ont réalisé une grande oeuvre personnelle. Je sais bien qu'il y a d'autres, dont la vocation a vaincu tous les obstacles. Il ne reste pas même vrai que beaucoup dépend, et pour toujours, d'un minimum de succès et d'appréciation des autres dans la vie. Il n'est pas dit non plus que la force morale de résistance à l'adversité soit proportionnelle au mérite, à la vocation de l'artiste. ]

Mais tout cela mis à part, c'est surtout au service du public, du vrai, que la critique doit accomplir sa fonction: le public qui veut, avec foi, avec confiance, non pas se voir dicter ce qu'il feint d'admirer, mais amené à se donner du mal pour comprendre et pour jouir d'oeuvres d'expression authentique, qui valent la peine de l'effort que toute initiation à un monde nouveau demande. C'est surtout afin que le public frais, sincère, naïf si vous voulez, disposé à admirer et à ~~xx~~ aimer l'art ne soit pas cruellement trompé, qu'il faut avoir foi dans la fonction de la critique.

Mais qui aura cette foi si nous ne l'avons pas nous-mêmes, si nous ne luttons pas pour nos jugements donnés, pour notre conviction, pour nos choix, pour les artistes dont nous sommes sûrs - avec la même ferveur dont sont animés ceux qui luttent pour des idées politiques ou sociales ?

L'histoire romantique des artistes fait croire qu'à peu-près tous les grands artistes ont été méconnus d'abord, ont conquis la gloire après- et cette gloire est restée victorieuse, sans contredit, jusqu'à la fin des siècles.

Ce n'est pas ainsi que se passent les choses. Il y a plusieurs entre les grands artistes qui ont eu tout-de-suite le succès le plus éclatant: et c'est à cela, bien entendu, qu'ils doivent l'ampleur et le bonheur de leur ~~travaux~~ réalisation. Mais il y a surtout beaucoup - c'est même presque la règle - qui après avoir, à travers tant des luttes, atteint la victoire, - sont de nouveau niés par la génération suivante. Il n'y a rien, peut-être, de plus triste, que cette rechute après la gloire conquise. Des artistes, vieux, parviennent à voir eux-mêmes ce déclin; dans d'autres cas, c'est la veuve, ce sont les enfants, qui assistent à l'oubli, au reniement. A lire ce qu'on écrivait il y a quarante ans, Wagner, Segantini, gloires authentiques, ne pouvaient plus être discutés par personne. Aujourd'hui, le renversement est venu, et il y a même des écrivains qui traitent de bassesse morale une admiration de l'art qu'ils rejettent.

Ne parlons pas d'un cas comme celui du Domenichin qu'Herder nommait à côté de Raphaël, comme gloire sans reproche, qu'Auguste Barbier chantait comme celui qui, tard, avait obtenu la gloire éternelle: et c'était à la veille de tomber plus bas que jamais dans l'estimation officielle.

Et bien, le travail pour la défense des créateurs au lendemain de la victoire - lorsque la mode se retourne - n'est une tâche pas moins digne et nécessaire que la défense des jeunes et des inconnus.

La critique vraie - la critique qui se pose pour but de reconnaître, dans toutes les écoles, dans tous les langages, le noyau vital et les qualités propres d'une réalisation, et toutes les possibilités contenues dans une forme vivante, se doit de lutter contre toute exaltation ou refus subjectifs, contre toute tromperie, contre la mode, le snobisme, le jeu de bourse sur une signature, autant que contre tout oubli et toute aversion injuste de réaction à un engouement.

Paris dans la première moitié de ce siècle, comme Rome au XVIIe, a été la ville de l'art, où toute renommée était faite, et où tous accourraient pour se battre et se faire.

Je crois que cela, d'une certaine façon, est fini.

Il s'agit d'autant plus de reconnaître, sur le plan international, contre tout marché et toute coterie et tout exclusivisme, par le sérieux de l'étude critique, partout, le véritable génie créateur de ceux qui vivent, comme un ver dans un fruit, au milieu de leur monde d'art, ainsi que Rilke l'a dit de Cézanne, "... resté à l'intérieur, au centre le plus intime de son oeuvre, pendant presque quarante ans sans interruption".